



# *Textament*

*Vous m'avez tous menti*

***Le Démytheur***  
*ledemytheur@gmail.com*

*À ma petite-voix qui m'a tant aidé.*

**Note de service :**

**Synthèse du rapport d'intervention du 4 mai.  
Brigade anti-terroriste d'Ile-de-France.**

À l'intention de Monsieur le Préfet d'Ile-de-France

Par la présente je vous informe que, lors de l'intervention des forces d'intervention anti-terroristes dans l'appartement de l'auteur présumé de l'attentat à la bombe de la rue Balatino à Paris, nos agents ont été contraints d'ouvrir le feu et de mettre le terroriste hors de combat. Il s'agit de Saber Ibrahim Seïta, étudiant en mathématiques avancées à Polytechnique

Les instructions du Ministre de l'Intérieur sur la « prise de risque minimum de réaction du terroriste et donc sa mise hors d'état de nuire immédiate », furent appliquées. L'organisation impliquait les actions coordonnées de trois escouades dont deux avec tireurs d'élite.

Il apparaît ainsi manifeste qu'aucun risque ne fut encouru. Le terroriste fut d'ailleurs éliminé dès le contact visuel pris.

La fouille des lieux a révélé de nombreuses notes éparpillées dans tout l'appartement.

Le présent document regroupe toutes les notes réparties dans tout l'appartement ainsi que les retranscriptions des milliers d'épithètes

recouvrant presque totalement les murs et même le mobilier de la plupart des pièces.

Les analystes psychologiques et graphologiques des experts disponibles en Ile-de-France, garantissent que, malgré les informations qu'elles révèlent, ces deux sources de transcriptions sont issues de deux individus différents. Ceci alors qu'un seul terroriste a été abattu.

Ceci devrait évidemment amener la question d'un complice qui n'avait pas été identifié et dont la recherche n'a, à l'heure de ces lignes, pas abouti.

L'objectif de cette synthèse est double. La lecture de ces transcriptions, en vue de la rédaction du présent rapport, nous plonge dans la plus grande perplexité.

Premièrement, je suis personnellement convaincu, malgré les conclusions des experts, que les deux sources d'écritures proviennent finalement du seul individu qui fut découvert et abattu. Nous soulignons que les documents et les inscriptions n'ayant pas d'ordre apparent, nous les avons réunies par thématiques dans le présent rapport.

En outre, nous nous devons de mentionner notre crainte que l'arme bactériologique, décrite dans les rapports ci-joints, n'ait effectivement été mise au point et activée. Nous précisons enfin que l'exécution du terroriste correspond, d'un strict point de vue calendaire, au début des pannes mécaniques et électriques qui bloquent actuellement les onzième et sixième arrondissements de la capitale.

Le contenu de ce rapport se révèle de la plus haute importance, c'est pourquoi nous la joignons dans sa totalité.

N'étant, bien évidemment, pas qualifiés afin de traiter le problème, nous vous soumettons ces documents et nous portons à votre disposition si vous avez des questions ou des commentaires quant aux détails de l'intervention.

Je vous confirme en outre que, pour l'heure, personne d'autre n'a été informé de la situation.

Nous attendons vos orientations consécutives à l'étude du présent rapport.

Respectueusement

Commandant Reymond  
Chef de brigade GIPN

## Feuillet manuscrit #1

Pourtant je n'avais rien demandé.

Même venir ici, je n'avais pas réclamé.

Ça m'allait bien, les cours, les livres, la recherche et les études.

J'étais bien. Je ne demandais rien d'autre qu'à aider, à lire des livres et à m'amuser avec les nombres. Je ne sais pas faire autre chose, vous savez.

En termes de destin, je n'en désirais pas davantage. La solitude toute simple me convenait tout à fait.

J'aurais pu continuer comme ça jusqu'au tombeau, moi.

Je n'étais pas équipé pour tout le reste.

L'amour, l'amitié, tout ça, ça ne me manquait pas.

La vie se charge de vous enseigner qu'il n'y a pas de prétention à avoir. C'est déjà bien de respirer.

Et puis tant pis si les autres se moquent de vous.

Si vous avez l'air d'un niais. Si vous entendez des voix dans votre tête.

C'est que, hormis les livres, je ne regarde pas autre chose que mes pieds. Je me sens trop bête.

Je me fais oublier. Je n'ai pas grand-chose à partager. Quand bien même, je n'ai jamais été doué pour communiquer.

C'est dire si tous ces événements ont l'air irréel.

Je n'aurais jamais songé en arriver là. C'est vrai.

Fantasme de complexé. Rien d'autre qu'une rêverie de mongolien.

C'est que ce qui se murmurait à mon oreille.



On n'aurait rien changé que j'aurais continué d'être heureux, moi. Dans mon petit vide d'algèbre et de physique.

Je n'ai pas besoin de beaucoup. Je ne saurai pas quoi en faire, de toute manière. Je suis bon à rien. C'est comme ça.

Et puis, à quoi aurais-je pu prétendre ?

C'est déjà bien beau d'être sorti des pâtures maliennes.

Sauf que, tout compte fait, je ne sais pas ce que j'y ai gagné.

J'ai beau y réfléchir, je ne sais pas ce qui a tout provoqué. Toute cette excitation, toute cette folie gouvernementale.

Je n'ai décidé de rien.

Tous les événements se sont emballés. Moi, j'étais traîné comme un fétu de paille. Tout s'est enchaîné sans que je ne comprenne vraiment.

Mes professeurs aborderaient sans doute cette succession d'événements comme ils le font avec une probabilité non linéaire. Un artéfact algébrique.

Une *anomalie*.

Inutile de faire allusion au battement de l'aile du papillon.

L'allégorie est bien usée.

Du réchauffé.

C'est là tout le problème des simplifications pédagogiques. Ça véhicule une caricature du concept. Ce n'est pas assez mais c'est pourtant, systématiquement, le cas.

Je me suis souvent questionné à ce propos. Pourquoi les grandes vulgarisations sont irrémédiablement erronées ?

L'homme qui descend du singe. La trinité. Le cogito. La physique quantique. La gravitation. L'inconscient. La masse molaire. Dieu. Le phénomène de fission de la bombe A. L'Œdipe.

Tous ces concepts profonds qu'on pense comprendre à la lecture seule de leur résumé bien encadré dans les livres d'école primaire.

Je me suis convaincu que c'était en réponse au besoin de disposer d'une version digeste pour le public.

Pour lui donner à bouffer, quoi. Pour le rassurer.

L'amener à croire qu'il comprend.

Myrification de science. Mythomanie réductrice. Satisfaction de caniche.

Toute l'humanité s'est faite piégée.

Gueule dans la chimère.

Et puis, si, au final, le public n'y pige pas grand-chose, ce n'est pas si grave.

Ça ne nous bouchera pas les égouts.

La causalité peut être bien tordue quand elle veut.

Et c'est sur moi que ça tombe, toute cette histoire.

Les timides n'ont pas à intégrer les histoires incroyables, normalement.

Normalement on est dévolu à la moquerie et à cette gêne à la con qui nous pousse à nous gratter les pouces jusqu'au sang de ne pas savoir quoi dire.

Et puis soudain, me voilà aspiré.

Je n'ai jamais été préparé à faire face à ça, moi.

Et puis, je vais y laisser ma carcasse, au final.

La belle aventure ! Le gentil couillon de matheux qui va se faire flinguer !

Le soldat inconnu ! Merdeux jusqu'à la dernière minute !

J'ai toujours été le dindon de la face.  
Question de karma.  
Couleur de peau, peut-être.  
Mais bon. J'ai le temps. Je n'ai plus qu'à attendre le dénouement. C'est moi qui lancerai tout. Ça me laisse quelques heures afin de tenter de comprendre comment tout s'est enchaîné.  
Je ne suis pas certain d'y arriver.  
Il ne s'agit pas d'une équation. Moi, les trucs de la vie, j'y ai jamais rien compris, aussi, faut dire.  
Mais bon. Je vais tout de même m'y évertuer.  
Un dernier p'tit défi avant le rideau de fin.  
Quitte à crever, autant bien comprendre pourquoi.  
Il n'y pas trente-six méthodes. On va revenir au commencement.  
Bien évidemment, il faudra aborder l'aspect psychologique et les troubles du comportement.  
Tout le tralala.  
Non pas que j'y tiennne. Mais sans aborder la voix dans ma tête, ce sera difficile de bien saisir.  
Et oui.  
Timide et barjot.  
J'ai pris tous les tickets.  
Ça n'aide pas lorsqu'on est un adolescent major de promotion, et de six ans le cadet de la plupart des étudiants de la plus prestigieuse école d'ingénieurs de France.  
Avec moi, il y tout un fatras de divergences à combiner. C'est que je ne tourne pas très rond.  
Faut avouer.  
Donc voilà, on en revient toujours au psychologique. Ce n'est pas que j'apprécie toutes ces fadaises psychanalytiques pour bobonnes.

La timidité maladive et les complexes y sont abordés.

Non. Ce n'est pas ça. C'est que je m'étonne encore de l'omniprésence de cette fanfare psy-cul. Tout le monde y va de sa petite analyse maison. Tout est analysable. Tout rebique inéluctablement sur le prisme analytique de l'envie de baiser ou le désir de mort. Vous n'avez pas remarqué ?

À se demander comment tournait le monde avant le vieil escroc viennois.

Vous saviez que Sigmund Freud avait équipé ses poches de pantalons de trous pour se tripoter durant certaines séances de psychanalyse ?

Sans rire.

Y'a qu'à lire sa correspondance.

Le vieux dégoûtant.

Mais bon, j'ai l'impression que tout le monde s'en moque. On est trop content d'avoir cru saisir un embryon de concept avec l'Œdipe, l'interprétation des rêves et ces balivernes de ça, moi et surmoi.

Encore de la simplification de concepts pour cultivés de canapé. Comme je vous l'écrivais il n'y a pas une minute de cela.

De la connerie.

L'Œdipe. L'inconscient. L'interprétation des rêves.

Les actes manqués. L'hypnose.

De la connerie je vous dis.

Et c'est un maboul qui l'écrit.

Noir sur blanc. J'ai un p'tit vélo, mais je sais de quoi je cause.

Vous verrez bien.

*Vraiment.*

Vous voulez que je vous dise, la gnose d'une époque n'est jamais qu'un jalon vers le barycentre

nihiliste qui nous attire tous. Ça sonne intello, mais c'est tellement vrai.

À en chialer de vérité.

Vortex de poussière. On glisse tous charogne à la fin. On se voile de nos mirages lorsque ça cogne au tombeau.

Il n'y a qu'à observer les autres. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus ardu, les autres sont partout. Pas timides pour un sou, eux. Ça braille, ça s'agite, ça vagit, tout étonné d'exister en étant pourtant si con.

Ils devraient, pourtant. Mais bon, c'est comme ça. Je n'étais pas taillé pour la vie en communauté de toute manière. Et puis toute cette histoire sera terminée dans quelques heures. Quand ils m'auront abattu, je n'aurai plus à m'en soucier, de ma timidité.

Ce sera la fin d'une toute petite existence à être enfermé dans ma tête.

Je n'ai jamais été à l'aise avec les autres.

On a toujours fini par me frapper à vrai dire.

Dans mon village natal, déjà.

Oganidoua. Un genre de petit caillou de terre rouge où seules les chèvres et les maliens survivent.

Là-bas aussi, j'en prenais plein la barrique.

En Afrique, on ne passe pas par quatre chemins.

Le problème vient de moi, je pense. Je dois avoir un handicap au niveau de l'instinct grégaire.

Je suis le dénominateur commun de toutes ces moqueries et de dédain qui m'entourèrent constamment.

Le problème vient *forcément* de moi.

Ce doit être ça. Ça et aussi le fait d'être un peu maboul.

C'est statistique, pour les introvertis harcelés, de perdre un peu les pédales.

Quand ça touche à la viande, les maths c'est moins chirurgical. Ça s'emballe pour la colère.

Si si.

Pour la rage. La haine de soi. La détestation du monde. De la vie. Pour la vengeance, même. Il n'y a qu'à la pousser un petit peu.

Ça aide à élaborer des plans, à comparer les statistiques. Ça aide à se venger.

Au centuple.

Oui...

Et voilà ! Je n'ai pas commencé depuis cinq minutes que je fais déjà allusion aux mathématiques. On ne se refait pas, pas vrai ?

Peut-être devrais-je vous dire mon nom ?

C'est ce qui se fait lorsqu'on s'adresse à quelqu'un. Enfin, je crois.

Sauf qu'en ce moment, j'écris sur des feuilles à carreaux. Je barbouille des pages destinées à tout le monde et à personne. Je ne sais même pas quelle tête vous aurez. J'ignore même si quelqu'un ne lira jamais ces aveux.

Mais il me faut bien le consigner quelque part, mon témoignage. Sinon personne n'y comprendra rien, à la fin du monde.

Si je m'écoutais, bien évidemment, je n'en parlerais à personne, de mes soucis. Ce n'est pas l'envie qui manque. On n'écrit pas de gaieté de cœur. C'est difficile d'accumuler les pages.

Et puis, j'ai passé ma vie à ne parler à personne. Mais bon...

Quand tout le monde me détestera pour les siècles des siècles, il sera précieux de comprendre qui est à l'origine de tout.

C'est toujours pour cela que l'on écrit. Pas pour soi. Pas pour le public ou la notoriété. Ce sont des motivations de minables.

C'est aussi pour cela que tous les autres auteurs sont des faussaires et des menteurs.

Sans rire.

C'est la vanité qui les pousse. Et ça se répète siècle après siècle.

Farandole d'usurpateurs. Carmagnole de faux-monnayeurs.

Tartuffes au cul barbouillé d'encre.

Georges Sand, Sartres, de Beauvoir, Nietzsche, Chateaubriand, Voltaire. Et je ne mentionne ici que des morts et enterrés. Les contemporains sont tellement plus minables encore. C'est la chute libre de la littérature.

Amélie Nothomb. Marc Levy. Grangé.

Et ça dégouline encore plus compact. En grumeaux. Et jusqu'aux chevilles !

Prix Renaudot. Goncourt. Femina.

À en finir de se dégueuler la tripaille.

Je parle comme la petite-voix.

Ils n'ont pas compris pourquoi une flammèche oscille dans notre for intérieur dès que l'on noircit une page.

Que dalle. Nada.

Aveuglés par leur orgueil de poulpe, ils ont oublié d'où suinte l'inspiration première. Ils ont négligé de s'écouter. L'inspiration première. Le souffle primordial.

La grande motivation inscrite au plus profond de notre viande.

L'impulsion primitive.

Reptilienne.

C'est pour le temps. Pour l'avenir. Pour ses gosses, quoi. Pour tous ceux qui se poseront peut-être un jour la question.

On écrit pour ses petits, motivé par la grande faucheuse qui, peu à peu, vous creuse les joues et les arcades.

On griffonne pour rendre la pilule plus digeste à ceux qu'on aime.

On se bat un peu contre le sablier. On ne calfeutre rien du tout. Ça pisse bien pareil. Mais on vainc l'écoulement des ruisseaux, même si ce n'est que le temps fugace d'une inscription de sa petite musique sur du papier.

Tout ça pourrira bien, au final.

Et alors ?

Ça laisse le temps d'écrire pour ceux que l'on aime. Qu'on les connaisse ou pas. Qu'ils nous lisent ou pas.

Rien d'autre, sinon ce n'est que le fruit de la vanité.

J'ai une petite sœur. J'espère qu'avec ces feuillets elle parviendra à tout comprendre.

Et puis, si ça merde, tant pis.

J'aurais respecté les lettres comme elles le méritent.

Me voilà ainsi propulsé écrivain.

Même si je n'avais rien demandé. Je l'ai précisé dès le début.



Même si je donnerais tout ce que j'ai pour revenir à mes soucis de statistiques combinatoires et à mes livres.

Même cette solitude absolue d'une existence sans ami.

Même cette continuation de journées à regarder mes chaussures en entendant pouffer derrière mon dos.

Je connais. Je pratique depuis toujours. Depuis que j'ai quitté les herbages de mon pays natal. Que j'ai quitté mes quelques amis d'enfance pour les académies, les maths et tout le tremblement.

Au début, c'est toujours un peu difficile. Mais on s'y fait.

On se fait à tout.

C'est ça qu'est le pire, je crois.

L'homme est une machine à survivre. Patte en moins. Œil crevé. Vertèbres fissurées. On rampe comme les batraciens s'il le faut.

On survit à tout.

Comme les rats et les blattes. On est increvable même lorsqu'on désirerait stopper la comptine.

J'ai pu évoluer en n'étant personne. Fantôme en cartable. Qu'une photocopie de figurant dans le décor de la vie de tous les autres.

Une brume d'individu.

Pas davantage.

En fait, l'étudiant complexé, studieux et sans intérêt que vous croisez dans les bibliothèques. Ce fantôme qui meuble les arrières fond de photographies ratées. Et bien c'est moi.

Je me prénomme Saber. Ce n'est pas vraiment courant comme prénom.

Même d'où je viens.

Ma mère n'a jamais été capable de m'expliquer d'où était issu ce prénom.

Je n'ai jamais su quoi en penser.

En tout cas, ça se prononce pareil en français et en bambara.

Je sais bien que je n'intéresse personne. Le monde a bien trop de choses à accomplir. Ses marchés à prendre. Ses guerres à faire.

Et puis l'économie. Le social.

Tout ça.

À côté, on est minuscule. Microbien, même. Un petit caca d'être humain. Tout mongolien avec ses boutons sur la gueule et ses cahiers de cours. Pas le temps de représenter grand-chose. Ce n'est pas bien grave, je crois, il faut juste bien se faire une raison.

Ce n'est pas si tragique d'être négligeable pour tout le monde.

Ça s'apprend. Comme les comptines à la con de la petite enfance.

Alphonse Daudet. Jacques Prévert. Les conneries du genre.

La chèvre de Monsieur Seguin.

J'en avais, moi aussi, des chèvres. C'est que tout le monde s'en fout.

Moi, je demande seulement à ce qu'on ne me frappe plus.

Rien d'autre.

Seulement un tout petit moment.

Qu'on me laisse terminer. Qu'on me laisse cette journée.

Après ce sera la fin.

Après on n'en parlera plus. Après, j'aurais été exécuté comme un chien, on m'aura taxé de terroriste. Je sais bien que c'est ce qu'on clamera. Le jeune surdoué malien était un terroriste.

Pourquoi pas.

Wahhabite, activiste, communiste, anarchiste. Ce que vous voulez.

Je m'en fous.

Car, à ce moment-là, mon petit présent remettra tout à plat.

Vraiment *tout*.

Je ne représente rien.

Je suis conscient que tout le monde s'en moque. C'est vrai. Je sais que personne ne réalisera. Ce n'est pas que c'est difficile à comprendre.

Bien au contraire.

Quand ce monde qui a tout goudronné s'effritera totalement dans les semaines à venir, ce sera clair pour tous les esprits.

Oh oui.

Clair comme un nouvel âge de pierre.

Ce n'est pas moi qui ai tout condamné. Ce sont les mathématiques combinatoires et la biologie. C'est Lovecraft. C'est l'intelligence service.

Pas moi.

Je n'ai jamais voulu faire de mal à quiconque, moi. Si je vous révélais tout de suite ce qui est à l'origine de la fin du monde, vous me prendriez pour un fou.

Inéluctablement.

Mais j'y reviendrai.

Il ne faut pas aller trop vite. Je ne veux rien gâcher. Si je veux que vous saisissiez bien tout ce qui m'a poussé à vous condamner, il me faut

avancer pas à pas. Vous faire comprendre. Vous faire ressentir ce qui amène un dadaïste introverti à condamner la civilisation toute entière.

Ça prend du temps.

L'écriture, c'est de l'émotion, pas une merde de scénario.

Je sais que l'immersion dans les lignes d'autrui ne s'opère pas immédiatement. Qu'il faut y aller doucement. Qu'on s'apprivoise petit à petit. Comme le Petit Prince et son cabot de renard.

Tout est question de délicatesse.

Moi, j'aurais voulu que tout se passe bien.

Mais cela ne semble pas concevable dans ce monde.

Et même ces fourgons qui fonceront en direction de mon immeuble dans quelques heures n'y pourront rien.

Tout est calculé au quanta près.

Qu'ils viennent.

Qu'ils entrent et qu'ils m'abattent comme un chien. Car c'est bien ce qui se passera. C'est inévitable. C'est intégré dans les paramètres.

De toute façon, je suis épuisé.

Et puis, j'ai l'image d'Iglade bouffant ses doigts.

Faudra que je vous en cause.

Et la petite-voix qui pousse pour sortir.

Ça fait beaucoup de choses pour un niais de malheureux en retard de maturité.

Retard que je ne comblerai jamais.

Je ne fêterai jamais mes dix-sept ans.

Pas possible.

De toute manière je n'ai personne avec qui fêter quoi que ce soit. Ma génitrice me déteste et ma

sœur ne me connaît même pas. Iglade est crevé dans une prison secrète.

Je ne dispose pas de véritable ami.

Je ne manquerai à personne.

Je vais caner dans l'anonymat et le désintérêt.

Une fin assortie à mon existence.

Je ne le verrai pas, le produit de notre petit lichen.

*La préparation.*

Mon petit cadeau au monde.

Je crèverai en rendant la monnaie.

Une vengeance de fourmi.

C'est comme ça et c'est tant pis.

J'y pense, sans doute que vous ne comprenez rien à mon charabia. Je pars dans tous les sens. C'est que je ne sais pas comment ordonner tout ce que j'ai à révéler, moi. Peut-être devrais-je débiter mon torchon de récit autrement. Me présenter, déjà. C'est le plus habituel, chez les civilisés. Il est vrai que je désire que vous saisissiez parfaitement chaque détail. J'ai besoin de votre investissement complet. Pas de questionnement. Je tiens à ce que tout soit clair. Alors autant tout articuler comme ça.

Je veux faire cela comme il faut.

C'est important pour moi, vous savez.

Je connais bien les usages. J'avoue. J'ai passé assez d'heures. La littérature m'est assez familière.

La littérature classique, je veux dire.

Je n'aime pas lire ce qui est contemporain.

Trop mauvais.

Trop genre Anatole France, Marc Levy, Nothomb et toute cette merde. Je l'ai déjà mentionné.

Mais je m'en fous.

Réchauffé mille fois. Psychologisé à outrance.  
Féminisé jusqu'au ridicule.

Comme les tragédies sentimentales.

Dans mes pages, vous ne trouverez rien de commun. Je n'ai pas vraiment le temps des mises en scène. Je vais me faire tuer tout l'heure, s'il vous plaît.

Y'a des priorités qui vous dictent tout le reste.

Il vous faudra excuser ma plume fade. Je n'ai pas le temps de travailler le style. J'ai beaucoup de choses à écrire.

Des tas.

J'ai beau avoir passé ma vie à lire, c'est bien sur le tas que je découvre qu'il est tellement difficile d'écrire. Vraiment.

On ne sait rien tant qu'on ne s'est pas écorché au réel.

Accrocher l'émotion à la page n'est pas un exercice naturel.

D'autant que je ne dispose que de très peu de temps. Je ne me relirai pas. Je crèverai et puis c'est tout. Je serai le premier d'une longue, très très longue série.

Autant vous l'annoncer tout de suite, vous tomberez comme des mouches.

Comme je viens de l'évoquer, il faut que les sentiments tiennent à la page. Que chantée, susurrée ou clamée, la mélancolie sonne toujours pareil. Que ça touche l'âme quel que soit l'angle de lecture choisi.

C'est gigantesque à faire. Tout un Himalaya de plusieurs centaines de milliers de mots. Amoncellement de poésies. Agencement de prose. Un travail de forçat.

Sincèrement.

Je ne savais pas.

On juge les grands classiques de haut jusqu'à ce que l'on s'aventure à l'exercice. Proust. Dostoïevski. Zola. Hugo. Bernanos. Tolstoï. Toole. Borough. Melville. Hemingway.

Bâtisseurs de cathédrales. Architectes d'éternité.

Sans rire.

Ce doit être pour cela que les critiques ne sont que critiques et non pas écrivains. Un peu comme ces eunuques des temps anciens, finalement. Ils savent ce qu'il faudrait faire mais sont bien incapables de s'y hasarder.

Je ne devrais pas rédiger ce genre de choses. Je le sais bien.

Ce n'est pas très aimable.

C'est difficile pour moi. Je suis justement quelqu'un d'aimable. Par nature. Un complexé un peu con est *toujours* aimable.

Ennuyé jusqu'aux amygdales. Gêné comme un con.

Tortillonnant débile tout dominé dans son regard de clebs.

Mais comme je suis de toute façon condamné...

Je reviens à mon exercice. À mon émotion. C'est toute une entreprise pour la faire tenir à la page, cette émotion. Les personnages, les ressorts, l'intrigue, les rebondissements, ce n'est pas le plus important. Ça parasite tout. C'est du divertissement. Rien d'autre. Pas de l'écriture.

J'ai bien conscience que les productions hollywoodiennes et la littérature contemporaine sont parvenues à nous convaincre du contraire. On passe nos vies à se distraire, tout oisifs. Yeux

grand-ouverts. Secs de larmes. Orbites mornes.  
Repos d'intelligence. Tout ça.

On mange du divertissement depuis la maternelle.  
Pas étonnant qu'on ait perdu le goût des jolies  
choses bien ciselées.

Pas le temps. Faut qu'on s'asseye devant l'écran.  
Qu'on se laisse transporter. Notre imagination.  
Notre petite folie personnelle. Tout ça s'envole.  
Est remplacé par l'imaginaire de masse. La féerie  
industrialisée.

À la fin, on a tous les mêmes rêves.

On perçoit l'art tous pareillement.

On se blasphème l'âme.

Ce dont je suis assuré, c'est que tout le monde  
peut inventer une bonne histoire.

C'est certain.

Comme deux et deux font quatre.

Il y en a plein les correctionnelles, les services  
traumatologiques et les orphelinats, des histoires.  
Des tristes, des inconcevables, des heureuses, des  
fantastiques, des terrifiantes.

Ce n'est pas vraiment écrire que de rédiger ces  
aventures du quotidien.

Enfin, je crois.

Pourtant c'est bien cela, l'absolu production des  
romans modernes et des scripts  
cinématographiques.

Molière en livre jeunesse. Racine en série  
télévisée.

Raconter, cela n'a jamais été de la littérature.  
C'est bien ça le secret.

C'est de la soupe pour éditions à grand tirage, rien  
de plus.

Mais l'émotion, c'est tout autre chose.



C'est toujours bien ardu de traduire ce qui nous trotte dans la tête. D'autant que je ne dispose pas de la virtuosité linguistique des grands auteurs afin de traduire la profondeur de ce que je ressens.

Pas du tout, même.

Je viens d'ailleurs, moi.

Je ne parlais pas français quand j'étais gosse. Seulement un dialecte de gardiens de chèvres et puis un peu de bambara.

On m'a bien enseigné le français, mais ce n'est pas évident.

Ce n'est pas ma langue maternelle.

Déjà que la poésie n'est pas innée dans chez les paysans pauvres d'Afrique, que dire du lyrisme d'une main griffonnant dans une langue apprise ?

N'est pas Cioran qui veut.

Sans cette éloquence des virtuoses de la langue, je crains de mal expliquer tout ce qui nous amène ici. Vous et moi.

J'ai peur de tout griffonner par salves. À l'adrénaline. Avec les hauts et le bas de l'inspiration épileptique. C'est que je ne sais pas vraiment la canaliser pour la coucher sur le papier, toute cette rage hormonale qui me palpite dans la carotide.

Toute cette force dont la petite-voix me nourrit.

C'est bien difficile à griffonner, cet ahurissement de savoir que l'on va, à la fois, crever et tout détruire.

Absolument tout.

Strictelement.

Tout. Jusqu'à la moindre poutrelle de chantier.

Vraiment.